

privée en voyage. Quelques-uns de ces hôtels déguisés occupent, tantôt une maison entière, tantôt un simple appartement. Ils sont tous placés dans les environs de l'avenue des Champs-Élysées, rue de Morny, avenue Joséphine, avenue d'Eylau.

Dans le même quartier sont également réunis les résidents à demeure. Fatigués de l'existence en commun, ceux-ci se fixent tout-à-fait chez eux ou à peu près, louant des appartements meublés ou des hôtels particuliers. C'est par des Américains que sont habités les plus belles résidences du cours la Reine, de l'avenue Friedland et de l'avenue de l'Impératrice. L'hospitalité y est charmante, de bon accueil et d'aimable enjouement chez les femmes, de sans- façon et de cordialité chez les hommes.

On y lit ; les femmes surtout ont beaucoup lu et parlent presque toutes le français. Elles abdiquent tout amour-propre pour causer avec une bonne grâce vraiment méritoire dans notre langue, qu'elles connaissent assez à fond pour savoir quand elles se trompent, mais qui ne leur est point assez familière pour ne point se tromper. Elles soulignent elles-mêmes leurs erreurs d'un petit rire argentin.

On y cause donc, et de façon vive, pátulante, de toutes choses et non des moins sérieuses, grâce à une solide culture intellectuelle.

On y aime la musique, et si les formidables pianos Steinway retentissent des refrains de la *Timbale d'argent* et de la *Fille de Mme Ongot*, ils modèrent aussi leurs retentissantes sonorités pour redire les discrètes sonates de Haydn et de Mozart. En ces dernières années, enfin, le goût des arts, du dessin, y a pénétré. On y recherche la peinture et la sculpture. Le grand nombre en est encore aux coquetteries de palette de Fortuny et de son école, aux douceurs correctes de Cabanel et de Bouguereau. Mais déjà on pourrait nommer des amateurs émérites passionnés pour l'art sévère des anciennes écoles. Nous permettez-vous de vous citer un curieux exemple de ce rapide développement du goût chez les Américains ? C'était pendant que la guerre et la Commune ravageait la France. Un Américain, un de ces grands manufacturiers, à fortune colossale, depuis longtemps épris des choses d'art, possesseur de chefs-d'œuvre de l'école française moderne, de Géricault, Meissonnier, Théodore Rousseau, Bary, etc., était ici, à Paris. Depuis quelque temps, il était quistion bien en l'air, mais enfin on en parlait, de fonder un musée à New-York. Cet Américain, à ses risques et périls, co sa re huit cent mille francs à l'acquisition de trois collections de tableaux anciens qui étaient même trouvait-il, fort bon marché. Il se dit que si le musée de New-York devait prendre, c'était le moment ou jamais, en profitant d'une si belle occasion. Il informe un de ses compatriotes de ce qu'il vient de faire. Ensemble, ils partent aussitôt pour New-York, réunissent quelques amis, et en une seule soirée, réalisent une souscription qui dépasse 200 000 dollars. Des commissions sont organisées ; les commissaires s'engagent à fournir annuellement une somme déterminée, l'un s'engage pour 50 000 fr., un autre pour 25 000, etc. Alors seulement, l'État de New-York intervint. La société reçut un terrain pour construire le musée, et l'institution fut déclarée d'utilité publique.

Eh bien ! qu'en diriez-vous ? Disons-nous encore que ces Yankees sont des barbares grossiers et sans culture. La vieille charge de l'Américain chiquant, fumant, crachant dans un *salon*, les pieds crottés, n'est plus permise aujourd'hui. Il faut reléguer ce type de convention parmi les légendes usées.

Tous les Américains nous devons l'avouer pourtant, n'encourageant pas l'art et se signalant encore par des excentricités auxquelles nous n'étions plus habitués. C'est ainsi que deux commerçants de Chicago, visitant avant-hier l'exposition de la race canine ont payé trois mille dollars une paire de fox-hounds. Assurément, l'amour de l'esthétique n'a rien à voir dans cette acquisition. Il est vrai que les susdits fox-hounds formaient peut-être, aux yeux des amateurs, le plus bel ornement de l'exposition canine, mais la moindre toile d'Ingres ne vaut-elle pas le terrier le plus incomparable, et ne mérite-t-elle pas de lui être préférée ?

Cette réflexion faite, nous n'hésitons pas à déclarer que quelques-uns des chiens exposés dans les allées du jardin d'acclimatation, sont réellement dignes d'une visite. La réunion de ces intelligentes bêtes est vraiment un curieux spectacle. Les grands chiens, dédaigneux et fiers, fatigués par la chaleur, et d'autant plus paresseux qu'ils sont plus grands, dorment ou bien voluptueusement étendus sur la grille tiennent leur museau appuyé sur leurs pattes de devant, et regardent d'un œil impassible et rêveur la foule variée qui se presse et se pousse autour d'eux ; les petits, principalement, les bull-dogues, hurlent et s'agitent ; quant aux chiens d'appartement, ils font quelques caresses, à travers leurs barreaux aux nombreux admirateurs qu'ils séduisent par leurs jolies formes avenantes. Il en est un, petit ratier, noir et fin à poils brillants, et de taille moyenne, dont la niche, est comme lui une petite merveille. Elle est formée de soie bleue, rehaussée d'une fine garniture de dentelle blanche : on voit qu'il est le chien chéri de la maison et le préféré de sa maîtresse. A côté de ce ratier, le visiteur arrête ses regards sur les plus beaux spécimens de la race canine : chiens de berger, à longs poils crépus ou fauves ; grands danois d'un fauve noirâtre, rayé de bandes comme un tigre ; danois mouchetés, aux yeux d'un bleu de porcelaine et qu'on faisait autrefois courir au devant des lourds carrosses ; dogues monstrueux et massifs, aux yeux sanglants, à la gueule terrible, à la face hideuse ; chiens de Terre-Neuve ; chiens d'Afrique capables de forcer à la course les gazelles et les autruches ; bassets, briquets, pointers, etc. Les chiens de chasse sont surtout splendides. On remarque parmi eux des braques et des épagneuls français de nos vieilles races de la Vendée, du Poitou et de la Saintonge, qui soutiennent vaillamment la comparaison avec les plus beaux types anglais, dont nos chasseurs se sont trop engoués depuis vingt ans.

Cette exposition nous amène tout naturellement à vous dire un mot de l'exposition universelle de Vienne. Jusqu'ici, l'exposition viennoise ne s'est rendue célèbre que par les dépenses outrées qu'elle impose aux étrangers qui la visitent. On ne dit rien ou peu de chose de ses merveilles, mais on parle beaucoup des spéculations auxquelles se livrent les aubergistes allemands. Chez nous, si l'unité de dépense est le franc, à Vienne elle est le florin, soit deux francs cinquante. Le petit monde se lorge ou il peut, même dans les faubourgs, et, à la rigueur, il peut avoir une chambre à cinq francs par jour dans quelque quartier ignoré ; il a des tramways, des omnibus à chaque minute, il s'assied à chaque brasserie, où il consomme le produit classique du pays et peut se tirer d'affaire avec quinze francs par jour pour les choses indispensables. Le grand monde, celui qui ne compte pas, se laisse écorcher sans jeter un cri. Deux cents francs la loge à l'Opéra ; cent francs la voiture pour la journée ; le diner dix florins sans le vin ; la chambre banale

pour une personne, au deuxième, dix florins, sans les accessoires invraisemblables du service. Enfin le Dr. Russell, le célèbre correspondant du *Times*, vient de protester dans son journal contre une exploitation aussi éhontée.

Il dit dans une de ses lettres qu'il est au quatrième, dans un coin, mais que s'il y avait un vingtième étage, il y monterait encore pour arriver à payer ce qu'il doit raisonnablement dépenser. On se préoccupe un peu de cette question à Vienne, et la réaction n'a tardé pas à se faire sentir. Ceux qui s'étaient promis de faire fortune en cinq mois, vont peut-être se décider à faire simplement une bonne affaire en se contentant de louer au taux de trois fois au-dessous du cours.

Mais laissons de côté ces petites misères de la vie humaine et permettez-moi de vous parler d'un héroïque soldat auquel la France vient enfin d'élever une statue. Ce soldat, c'est le général Daumesnil, l'ancien gouverneur du fort de Vincennes. Voici en quelques mots son histoire :

L'armée d'Égypte faisait le siège de Saint-Jean d'Acre. Un jour, le général en chef Bonaparte, visitait la tranchée. Une bombe tombe à ses pieds. Aussitôt deux soldats se précipitent, le placent entre eux, lèvent les bras pour le couvrir et attendent ainsi l'explosion. La bombe éclate, mais elle atteint personne. L'un des deux grenadiers se nommait Daumesnil. C'était un jeune homme de vingt-deux ans ; un Gascon, un volontaire de '92, qu'un manque absolu d'instruction avait jusqu'à empêché d'avancer en garde. Bonaparte se chargea dès lors de son avenir. Il le fit d'abord entrer aux Guides. En 1806, Daumesnil était capitaine dans les chasseurs de la Garde impériale. Il avait fini par apprendre à lire et à écrire. A Wagram, il était colonel d'un régiment, et il conduisait ses hommes à la charge — pour la troisième fois — quand un boulet lui emporta la jambe.....

Napoléon voulut donner un poste de confiance à Daumesnil et le nomma gouverneur de Vincennes. Sa confiance ne fut pas trompée.

Qui ne se rappelle les événements de 1814 et l'étonnement de toute l'Europe à la vue de ce soldat mutilé, refusant de remettre Vincennes aux armes alliées, maîtresses de Paris. Il n'était bruit que de sa réponse : — Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai la place. — Nous vous ferons sauter. — Eh bien ! nous sauterons ensemble. J'ai là 1800 milliers de poudre.

Les alliés laissèrent sa forteresse à Daumesnil, et le drapeau tricolore flotta sur Vincennes, quand le drapeau étranger flotta sur les Tuileries. On offrit un million à Daumesnil ! il leva les épaules. Ce n'est que lorsque les Bourbons furent reconnus par toute la France qu'il se décida à abattre son pont-levis, et à sortir à la tête de sa garnison, en grande tenue, enseignes déployées.

De nouveau commandant de Vincennes, après le retour de l'île d'Ébe, le général fut mis à la retraite par la seconde Restauration. Mais le peuple avait gardé sa mémoire. La *Jambe-de-Bois* ! la *Jambe-de-Bois* ! criait-on dans le faubourg après 1830. Louis-Philippe s'enquit donc de Daumesnil et le renvoya à Vincennes. Cette fois, il ne s'agissait plus de résister aux Russes et aux Prussiens, mais à l'émute. Les ministres de Charles X avaient été enfermés dans le donjon, en attendant que la cour de Paris se réunît pour les juger. La fureur impatiente de ce retard, accourut à Vincennes pour les réclamer. Daumesnil joua sa popularité : il fit baisser le pont-levis, et s'avança seul au devant du peuple. — Que voulez-vous, dit-il ? — La tête des accusés !!! — Elle n'appartient qu'à la loi, et vous ne l'avez qu'avec ma vie. Retirez-vous donc, et ne souillez pas votre gloire.

On cria : « Vive la *Jambe-de-Bois* ! » et l'on reprit le chemin de Paris.

Que n'avons-nous eu pendant la dernière guerre des hommes comme Daumesnil ! La France n'aurait pas été mutilée, et le célèbre phrase « pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses, » n'aurait pas reçu le démenti que l'on sait. La Société des gens de lettres vient d'éditer un livre, intitulé : « *L'Offrande*, » qui nous rappelle justement ce que le manque de héros nous a causé. Œuvre de trente-trois auteurs, prose, vers, dessins et gravures, ce recueil est un monument destiné à attester par quels liens indissolubles les deux provinces désagrégées par la guerre tiennent et tiendront toujours à la mère-patrie. Une page nous y a surtout frappé par sa concision et sa grandeur ; ce n'est pourtant qu'une anecdote, mais vous allez voir quel drame émuant elle renferme :

« Une dame de Strasbourg logeait chez elle deux officiers prussiens. Ces messieurs se plaignaient, comme des maîtres se plaignent, de n'avoir pas accès dans le salon de cette dame, et insistèrent pour être engagés à ses réunions d'amis. Le lendemain, ils reçoivent une invitation. Ils arrivent à huit heures. Le salon était assez obscur, et à la lueur de la lampe unique qui l'éclairait, ils entrevirent dix femmes vêtues de noir et assises au fond.

« La maîtresse de la maison, les voyant entrer, va vers eux, les amène à la première de ces dames et la leur présentant : « Ma fille, qui a eu son mari tué pendant le siège. » Les deux Prussiens pâlisent. Elles les amène à la seconde dame : « Ma sœur qui a perdu son fils à Froeschviller. Les deux Prussiens se troublent. Elle les amène à la troisième : « Mme. Sprindler, dont le fils a été fusillé comme franc-tireur. » Les deux Prussiens tressaillent. Elle les amène à la quatrième : « Mme. Coulmann, qui..... » Mais les deux Prussiens n'ont pas la force de la laisser achever, et, balbutiant, éperdus, ils se retirent précipitamment, comme s'ils avaient senti tous ces crêpes de deuil tomber sur leur tête. On eût dit Mathan s'enfuyant devant l'anathème de Joad.

« Connaissez-vous une plus terrible et plus patriotique vengeance ? »

Cette page est signée : Ernest Legouvé.

Un autre livre vient de paraître, qui évoque devant nos regards la figure d'un général qui fut lui aussi un héros, et mieux que cela, un héros chrétien. Nous voulons parler du marquis de Montcalm qui vous appartient autant qu'à la France. Son histoire écrite par le P. Sommervogel est des plus fortifiantes. La place me manque pour vous en donner quelques extraits, mais je ne saurais mieux finir ma correspondance, qu'en reproduisant ces quelques lignes :

« Le Canada, considéré en lui-même pour ses richesses, ses forces, le nombre de ses habitants, supplée si bien au nombre que pendant plus d'un siècle il a combattu avec avantage contre toutes les autres colonies. Dix Canadiens valent autant que cent colons anglais : l'expérience l'apprend tous les jours. »

M. Victor Hugo vient de terminer le livre auquel il travaillait depuis l'été dernier.

Ce livre, qui paraîtra prochainement, aura pour titre QUATRE-VINGT-TROIS. Première série : *La Guerre civile*.

## HISTOIRE DE TOUTES LES JEUNES FILLES.

RACONTÉE PAR UNE D'ELLES.

A sept ans, par chacun fêtee,  
J'aimais les joloux, les bonbons,  
Et j'étais même un peu gâtée,  
Car mes parents étaient si bons !  
Je les aimais d'un amour tendre ;  
De moi, pour leurs soins bienveillants,  
C'est le moins qu'ils pouvaient attendre :  
Voilà comme on aime à sept ans !

A dix ans, j'aimai la dentelle  
Et je songeais à mes atours ;  
Avec une robe nouvelle  
J'aimais à sortir tous les jours.  
On peut bien excuser cet âge  
D'aimer falbalas et rubans :  
Mainte vieille que l'on dit sage  
Les aime encore à cinquante ans.

A quinze ans, deux bonnes amies  
Firent ma joie et mon bonheur.  
Oh ! comme nous étions unies....  
Nos trois cœurs étaient un seul cœur !  
Grands secrets, douces confidences  
Rendaient nos entretiens charmants.  
Et que de belles espérances !  
On aime si bien à quinze ans !

« La danse n'est pas ce que j'aime, »  
Dit la chanson, mais j'eus mon tour :  
Dans un bal, fière de moi-même,  
Je dansai jusqu'au point du jour.  
Je fis la grasse matinée,  
J'eus les rêves les plus rians,  
Et.... la tête un peu fatiguée....  
On rêve beaucoup à seize ans !

On aura beau dire et beau faire  
Il faut aimer, c'est une loi ;  
Riez, (ce n'est point mon affaire),  
Vous le subirez comme moi.  
Un beau jour j'aimai peut-être  
Un cavalier des plus charmants....  
Et, s'il veut devenir bon maître,.....  
On verra.... car j'ai dix-sept ans !

Pour copie conforme.

E. B. DE ST. AUBIN.

## APPARITIONS DE LA STE. VIERGE EN ALSACE ET EN LORRAINE.

Le *Journal des Trois-Rivières* a publié depuis quelque temps le récit d'apparitions qu'on dit avoir lieu en ce moment dans ces deux provinces malheureuses. Voici le récit de l'une de ces apparitions qu'un Rév. P. Jésuite de Nancy vient d'envoyer à un prêtre canadien.

Depuis la semaine sainte, la Ste. Vierge apparaît presque tous les jours près du village de Bettwiller, en Lorraine. Un nombre considérable de grandes personnes ont vu la Ste. Vierge, mais généralement elle n'est vue que par des enfants. Voici l'apparition que des enfants virent le mardi, 6 mai, et qui m'a été rapportée par un homme de 40 ans, qui a vu, entendu et interrogé les enfants pendant l'apparition qui a duré depuis 11 heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

Trois jeunes filles de Remling, l'une âgée de 10 ans, l'autre de 11 et la troisième de 12 se mettent à genoux et récitent les litanies de la Ste. Vierge. Bientôt les trois enfants voient la Ste. Vierge revêtue de blanc, ayant une ceinture bleue, un diadème sur la tête. Elle leur dit : priez et ayez confiance. J'aime les hommes beaucoup plus qu'ils ne peuvent le croire. Les enfants répètent ces paroles aux témoins. Puis un des témoins dit aux enfants de demander à la Ste. Vierge sa bénédiction. Les enfants demandent à la Ste. Vierge de les bénir, et ensuite à genoux font le signe de la croix, disant que la Ste. Vierge les avait bénis. Le témoin demande aux enfants qu'elles présentent à la Ste. Vierge un scapulaire à bénir ; les enfants disent : la Ste. Vierge regarde le scapulaire, elle prie, elle le bénit, elle sourit.

La Ste. Vierge dit ensuite aux enfants : vos villages redeviendront français. Je protégerai Metz et j'abandonnerai Paris.

Ensuite les enfants virent une grande ville, un grand nombre d'hommes étendus à terre et le sang coulant partout. Le témoin demanda aux enfants le nom de la ville. Ils ne purent pas le lui dire. Mais ils répondirent qu'au dessus de la ville, ils voyaient trois fois écrit ce mot : Babylone. Le témoin leur demanda dans quel pays se trouvait cette ville ; ils répondirent : là où est le roi de Prusse.

Elles virent ensuite un très-grand nombre de soldats français.

Ensuite les enfants virent Rome et la Ste. Vierge entrant chez le pape et lui disant : Puisque vous m'avez glorifiée au ciel et sur la terre, je vous glorifierai aussi au ciel et sur la terre. Votre triomphe est commencé.

Ensuite les enfants virent près de Rome plusieurs soldats français et la Ste. Vierge au milieu d'eux.

Ces Français sont d'abord battus, mais la Ste. Vierge les secourt et leurs ennemis sont vaincus. Ces Français, sans que les enfants puissent dire quel était leur chef, détruisent le royaume de Victor-Emmanuel, et la Ste. Vierge bénit ces soldats.

Les enfants voient ensuite une grande église. Ils y voient des apôtres, des prêtres habillés en rouge, ayant des chapeaux rouges et des ceintures rouges assis en cercle. Tout-à-coup, un de ces prêtres devient blanc. Les enfants voient au-dessus de ce prêtre devenu blanc, le Père éternel, Notre-Seigneur et une colombe qui, disent les enfants, crache du feu sur le prêtre devenu blanc. Ce prêtre est grand ; il n'est ni vieux, ni jeune. St. Pierre lui remet une clef en or. La Ste. Vierge lui remet la tiare. Puis apparaissent St. Joseph et St. Paul et un grand nombre d'hommes. La Ste. Vierge prend tous ces hommes sous son manteau. Elle pose l'homme blanc sur un globe et il va tout autour.

Ensuite les enfants voient un très-grand nombre de chemins, les uns du côté de la France, ils sont beaux et blancs, les autres du côté de l'Allemagne, ils sont vilains, disent les enfants, et noirs. Ils voient une vilaine bête qui se dirige vers la Prusse. Puis ils voient un grand nombre de soldats